



VOIX D'ECRIVAINS

Yasmina KHADRA

1 de 8

Yasmina KHADRA

A.T. : Est-ce que vous avez l'impression que se tisse un projet inconscient au fur et à mesure de... ?

Y. K. : C'est-à-dire ?

A.T. : Que vous avez un projet... pas en propre sans doute, pas un projet littéraire mais quelque chose en filigrane qui traverse, bien sûr l'Algérie, bien sûr l'histoire, bien sûr les hommes mais d'un roman à l'autre ?

Y.K. : Oui, bien sûr, je pars toujours de l'humain. Moi, ce qui m'impressionne le plus, c'est la fragilité humaine. C'est-à-dire, on a beau être l'une des plus belles créations de l'univers, autonome, intelligente, lucide, capable d'inventivité mais on reste quand même une petite flammèche dans le souffle cosmique et un rien peut nous éteindre. C'est ça qui me touche. C'est... en même temps ce paradoxe qui fait que l'homme soit en même temps une merveille et sa propre décomposition. Voilà, je n'arrive... Je ne parviens pas à comprendre comment un être aussi sublime est capable de tant de laideur, de noirceur et de ravages.

Oui, ça m'a toujours inquiété et puis je ne sais pas, peut-être de temps en temps quand j'y réfléchis à tête reposée, j'essaie de comprendre le fonctionnement de la vie. Je me dis que peut-être que l'homme a été programmé pour tout détruire après lui. Voilà, c'est une programmation !

A.T. : Peut-être celui-ci, est-il un peu catalyseur, à ce niveau-là, révèle-t-il ça plus que d'autre ?

Y.K. : Ah non, vous savez, les hommes se compliquent l'existence, ils n'ont jamais compris que le bonheur pourrait résider dans les choses simples de la vie, un sourire, un élan fraternel, savoir s'enrichir des autres, c'est ça, c'est ça véritablement le bonheur et je dis qu'aucun bonheur n'est entier s'il n'est pas partagé. Les hommes ne veulent pas partager. Le drame de l'humanité réside à ce niveau-là, c'est qu'ils ne veulent pas partager. Je ne sais pas pourquoi, il y a cet égoïsme et cet égoïsme qui nous installent de façon assez rébarbative dans la prédation, dans la cupidité, dans la boulimie et certains tirent toute leur fierté de ne pouvoir rien laisser aux autres. Alors que... on est appelé un jour à disparaître et tout ce qu'on a pris, finalement, ne nous appartiendra jamais et peut-être que les fortunes que nous sommes en train d'amasser aujourd'hui, pourraient être l'héritage empoisonné pour nos propres enfants... Voilà, c'est ce qui me chagrine un peu de voir l'homme incapable de s'élever, de comprendre que, de grandir. Il n'a pas grandi.

J'ai écrit à un ami dernièrement, une lettre, je lui ai dit : « depuis la nuit des temps, c'est toujours la nuit, c'est toujours... et l'aube de l'humanité tarde encore à se lever ». C'est, c'est vraiment bizarre, mais c'est comme ça !

A.T. : Et pourtant, seul, on n'est rien, et pourtant seul, on n'est pas heureux !

Y.K. : Oui... Peut-être que l'homme, par endroit, par moment, croit-il se substituer à Dieu ?

Donc Il veut être le maître absolu de son existence et il oublie que, il n'existe que par rapport aux autres. Il n'y a pas de vies propres, il n'y a que des vies qui sont, qui sont le produit de ce que pensent de nous les autres, de ce que nous apportons aux autres, de ce que nous représentons aux yeux des autres et l'homme a tendance à l'oublier.

A.T. : Quelle serait votre plus grande fierté en tant qu'écrivain, par rapport à... ?

Y.K. : Oh, ma fierté, je la puise dans le, dans le regard de ceux qui me lisent, qui viennent me voir dans les Salons, qui m'écrivent et ça fait de moi un citoyen du monde et je comprends que



VOIX D'ECRIVAINS

Yasmina KHADRA

2 de 8

moi, je suis quand même dans cette utopie qui consiste à réinventer les rêves et les espoirs qui ont été évincés, qui ont été dévitalisés ou laminés par tant de déceptions et de désillusions. Moi je suis un utopiste convaincu et je crois beaucoup dans la renaissance et dans l'intelligence même si, nous traversons une période assez, assez spectaculaire où le monde ne réfléchit plus mais se reflète partout. On est dans l'image on est dans le flash, on est dans le... On est pratiquement dans la culture du subconscient alors que l'intelligence, c'est l'éveil permanent, c'est la vigilance, c'est la lucidité et surtout, c'est le discernement. Nous vivons une époque où le discernement est complètement disqualifié et dans cette disqualification, dans ce désistement, s'engouffrent tous les tsunamis capables de nous écarteler, à savoir, la méfiance, l'ignorance, le rejet de l'autre, l'intolérance. Et l'homme, au lieu de, d'évoluer, il sombre progressivement dans son animalité basique et toute cette méfiance, toute cette xénophobie, tout ce racisme, n'est en réalité que l'instinct grégaire qui nous éloigne des autres, qui prétend nous défendre des autres alors qu'il nous isole dans notre petitesse, et notre incommensurable insignifiance.

A.T. : Vous êtes, on ne peut être qu'amer... pas amer, non ?

Y.K. : Je ne suis pas amer du tout, sinon je n'aurais pas écrit, sinon...

A.T. : il y a beaucoup de fois dans votre écriture....

Y.K. : il y a un constat, il y a un constat qui m'interpelle, qui me, qui chahute mes espoirs les plus profonds et je sais que c'est un combat que je livre à un fait accompli qui ne l'est pas vraiment. Certains pensent qu'il y a des frontières, là, c'est un fait accompli mais je ne vois pas ces frontières. Quelqu'un vous demande après vos papiers pour vérifier quoi ? Si vous êtes en règle mais je ne vois pas où est la régularité dans tout ça. Donc il y a des... l'homme est, progressivement s'est laissé envahir par des, par des lois, par des repaires par des procédures qui l'isolent. Ils l'isolent. Les gens ne se rendent pas compte qu'avec la modernité, nous sommes en train de nous piéger. Désormais on sait exactement où vous êtes, quand vous avez appelé, ce que vous avez dit, ou qu'est ce que vous avez mangé puisque vous allez dans les supermarchés, tout est répertorié, combien vous avez dépensé et vous pensez que nous sommes libres ! Imaginez un jour, un monstre, à l'instar d'une reproduction d'Adolf Hitler... (Le téléphone sonne, Y. K. répond)

A.T. : justement, enfin, quelque chose en plus, parce que (Coupure).

Y.K. : ... On n'écrit pas, on ne réfléchit pas, on répond au téléphone. Vous savez pourquoi les gens ont un poste ? Pour que leurs patrons sachent exactement où ils sont.

A.T. : Ah, oui, c'est sûr

Y.K. : Ils n'attendent pas grand-chose d'eux. Ils veulent savoir, ils veulent juste savoir où ils sont.

Donc, je disais que... avec cette technologie, on est en train de perdre ce que, l'essentiel de nous-mêmes, on est en train de nous robotiser, de gérer notre vie et notre intimité, de nous imposer certaines choses qui ne sont pas essentiellement importantes pour nous et si jamais par exemple, le monde venait à reproduire un monstre comme Adolf Hitler, avec cette folie implacable mais tellement compét... comment dirais-je, comment dire, efficace, et bien, plus personne ne serait à l'abri. Les gens ne se rendent pas compte de ce qu'ils sont en train de perdre au nom de la modernité.

A.T. : Surtout, j'imagine, dans des pays tels que les vôtres. Vous l' dites : le choc dans, toujours dans ce livre, le choc des cultures entre l'arabe, le monde arabe et puis le monde occidental...

Y.K. : Vous savez, moi, je ne crois pas beaucoup au choc des civilisations...



VOIX D'ECRIVAINS

Yasmina KHADRA

3 de 8

A.T. : en perception...

Y.K. : Oui, oui, j'ai entendu d'éminents philosophes parler de choc de civilisations et c'est là où je reviens un peu sur ces néologismes, ou ces formules toutes fa...préfabriquées que certaines élites nous imposent et que nous acceptons. Par exemple, vous entendez en France, on parle de discernement, euh... de discrimination positive, donc même, c'est, c'est une incompatibilité... Discernement, euh... discrimination, et elle est positive, c'est-à-dire on rend positif ce qui ne l'est pas. On parle de guerre préventive, on fait la guerre pour ne pas faire la guerre, on parle de choc de civilisations, alors que l'histoire de l'humanité nous apprend que c'est grâce, justement, au croisement de civilisations que nous sommes devenus des gens instruits et qu'une Canadienne vient à Paris rencontrer un Algérien pour qu'on par... pour tous les deux s'entretenir et s'adresser à un public qui n'est pas obligatoirement canadien ni algérien mais qui est constitué d'êtres humains attentifs aux autres êtres humains et ça, c'est ça qui me... c'est ça qui est affligeant.

A.T. : Vous me parliez, c'est ça de, peut-être que l'héritier de la Kabylie ou du monde berbère et autre, il est plus proche de l'homme euh...

Y.K. : C'est vrai qu'il y a...

A.T. : Dans son temps, dans son temps

Y.K. : Non, y a...C'est vrai qu'il y a un problème de culture pas de civilisation. Et pourtant, la culture, c'est un territoire de partage. Donc par définition, un partage ne pourrait pas constituer un problème s'il est équitable. Et le seul univers où l'on peut tout prendre sans être huer, c'est bien la culture. Vous pouvez devenir érudit, vous pouvez être, devenir expert en telle chose, musicologue exceptionnel et c'est toujours pour le bonheur des autres, d'accord. Donc pour moi, la culture ne peut pas être quelque chose de contradictoire ou d'agressif vis-à-vis des autres cultures.

Alors, j'ai beaucoup réfléchi, je me suis dit «Finalement ce n'est ni une question de civilisation ni une question de culture, c'est une question de mentalité. Voilà, il y a un choc de mentalités. Une fois, je me rappelle, il y avait quelqu'un, j'avais dit quelque chose qui devait, qui appelait à la réflexion et un écrivain, c'était sur un plateau de télévision, je n'aime pas citer les noms parce que c'est, c'est indécent, cet écrivain m'a dit « Je suis choqué, je suis choqué par ce que vous dites ». Je lui ai dit : « Et pourtant vous êtes écrivain, normalement les mots ne doivent pas vous choquer, ils doivent vous interpeler».

Et ça... « Les mots exigent de nous une réflexion et non pas un rejet, une réaction épidermique » j'ai dit, et puis, c'est là que j'ai compris ce que ça voulait dire mentalité. Pour moi, les mots ne m'ont jamais choqué, sauf l'insulte bien sûr, ou l'invective ou la calomnie, mais les mots, dans un débat, ne me choquent pas. Et je lui ai dit : « Monsieur, vous savez ce qui me choque, je peux vous dire comment moi je suis un homme choqué. Je suis dans une rue en train de faire, de lécher les vitrines, il fait beau, des voitures passent, il y a des dames qui passent qui m'interpellent aussi, je regarde passer quelques déhanchements, je suis heureux. Je crois être heureux. Et puis, il y a un bruit assourdissant, je ne sais plus ce qui se passe, je suis par terre, la vitrine que j'étais en train de dévorer des yeux, n'est plus là, ses débris sont dans mon corps, je suis blessé, je ne peux pas me relever, je suis choqué ». Ce n'est pas les mots qui me choquent, c'est l'agression, c'est tout ce qui, c'est cette intrusion intempestive et dévastatrice qui est capable de vous désarçonner et même qui est capable de vous tuer. C'est ça qui me choque. Ce qui me choque c'est que des gens qui viennent regarder une ville sous les bombardements, des gens qui viennent avec des chaises pliantes, avec des jumelles et qui se régaler de voir des avions bombardier une ville dans laquelle des enfants sont en train de partir en fumée et ces gens-là qui sont filmés, se tournent vers la caméra et montrent leur pouce d'un geste triomphant. Ca, c'est choquant.



VOIX D'ECRIVAINS

Yasmina KHADRA

4 de 8

A.T. : Vous l'avez vu, donc

Y.K. : Ouais, je l'ai vu et ça m'a tué. Ça m'a tué. C'était à Gaza, ça m'a tué. Et puis j'ai pensé à ce docteur-là, ce gynécologue qui, le matin, sortait de sa ville de Gaza pour aller rejoindre un village israélien, rencontrer ses patientes, les ausculter, les aimer, les soutenir dans leurs grossesses et puis un jour, il y a un coup de fil, c'est la guerre à Gaza, on lui demande ce qu'il pense de tout ça, il est contre ce qui se passe et puis il entend un bruit terrifiant, il se retourne, il commence à crier, il venait de perdre trois de ses filles et ça rejoint l'attentat, ça rejoint mon personnage à moi, ce docteur Amine Jafari, que tout le monde a dit « ouais, ça ne peut pas exister » et l'histoire m'a donné raison. C'était Amine Jafari, la même histoire de la même tragédie. Et je me rappelle quand j'avais écrit en 98, en 1998 « A quoi rêvent les loups ? », beaucoup de journalistes me riaient au nez. Ils me disaient « mais qu'est ce que vous êtes en train de nous raconter, M. Khadra, des terroristes, chez vous, des islamistes avec des piercings, avec une queue de cheval et qui vont à l'université, qui vivent dans des villas, qu'est ce que vous êtes en train de nous raconter ? » Et puis, en septembre 2001, ce sont mes personnages à moi, absolument identiques à ceux que j'avais décrit dans « A quoi rêvent les loups » qui sont montés dans des avions pour se faire cracher contre des gens, contre... Et puis, je vais encore vous raconter une autre histoire. Avant « A quoi rêvent les loups », j'avais écrit « Les agneaux du Seigneur » dans lequel je racontais comment des intégristes allaient détruire un temple millénaire pour, à des fins idéologiques. Là encore les gens ont dit « oui mais c'est, c'est un peu exagéré » et puis on a vu en 2002, les talibans qui ont voulu, qui ont menacé de détruire les bouddhas. Vous savez, j'ai reçu un tas de téléphone, un tas de coups de fil d'Italie, d'Espagne, d'Allemagne, d'Autriche, des journalistes terrifiés, ils me demandaient « Qu'est ce que vous pensez, est ce qu'ils vont nous détruire, est ce qu'ils vont les détruire, mais c'est pas possible, ça appartient à l'humanité, ils sont là depuis des millénaires ? Mais non, c'est pas possible, consolez nous ! » J'ai dit : « Ils vont les faire sauter... comme ils ont fait sauter mon temple dans mon livre ». Voilà. Les gens ne sont pas attentifs à ce qu'on leur dit. Vous savez ce que c'est, ce qu'est maintenant la vérité.

A.T. : Les gens voient leur réalité, leur vérité

Y.K. : Voilà, les gens ne croient que les vérités qui les arrangent. Voilà. Tout ce qui n'est pas convenable, ils le rejettent

A.T. : Ben, c'est en ça que vous êtes peut-être le premier à dire les choses aussi, par rapport à votre pays, [officiel](#) à romancer ça

Y.K. : Oui mais... j'ai été le premier, je n'ai aucun mérite

A.T. : Mais il fallait quand même

Y.K. : Beaucoup, beaucoup d'écrivains ont commencé à écrire avant moi sur cette histoire mais ils avaient une approche assez périphérique de la question. Moi j'étais dans la gueule du loup, j'étais avec ces gens-là. Donc, je n'ai aucun mérite. J'avais tout simplement le malheur d'être là

A.T. : Mais avec un regard profondément juste, profondément équitable, profondément humain

Y.K. : Ah ça ! Ca, ça, ce n'est pas la littérature, ça, c'est l'écrivain... c'est l'écrivain. John Updike, aussi, a essayé d'écrire le terroriste. Moi, j'ai perçu sa sincérité, j'ai perçu son souci. Mais en tant qu'expert entre guillemet de cette tragédie, j'ai vu un homme qui était aux antipodes de la question qu'il était en train de traiter. Mais il l'a fait quand même en tant que citoyen du monde, en tant qu'écrivain. Voilà, il n'avait pas les arguments de son récit, il n'avait pas les moyens de savoir, il n'avait pas la connaissance. Moi, j'ai la chance d'avoir une double culture, occidentale et orientale et je nomadise à travers toutes les cultures. Quand je lis un allemand, je le



VOIX D'ECRIVAINS

Yasmina KHADRA

5 de 8

comprends, quand je lis un italien, je le comprends. Quand je lis Paco Ignacio Taïbo qui me parle de ses romans policiers au Mexique, je comprends exactement ce qu'il veut me dire. Le problème, c'est que beaucoup d'occidentaux ne comprennent pas ce que nous sommes en train de leur dire. Moi, je me rappelle, il y avait un... dans la presse américaine, je crois dans le New-York Times, quelque chose comme ça, quelqu'un qui s'indignait presque de la fin des « Sirènes de Bagdad », d'ailleurs c'est un livre qui n'a pas marché du tout aux États-Unis parce qu'il leur parlait d'une réalité qu'ils ne voulaient pas admettre et cet homme disait : « oui, mais la fin, c'est incroyable, c'est incroyable » Il déniait aux Arabes le droit d'avoir une conscience. C'est ce qui est tragique.

A.T. : Mais c'est l'histoire des Arabes...

Y.K. : Oui, Y a, y a, les arabes, ils ont été complètement

A.T. : Et tout le malaise de l'occident

Y.K. : Oui, oui mais... Ce n'est pas, ce n'est pas faute de, la faute n'est pas aux peuples occidentaux. La faute est à la désinformation médiatique qui est une désinformation voulue, une tactique précise, très bien ciblée, très bien orchestrée et à la désinformation mais euh, politique. Donc, on était dans deux sortes de désinformation politique qui se rejoignaient. Ce qui fait qu'il y a une désinformation ... ? puisqu'il s'agit de média et puis de la désinformation politique, elle devient une manipulation. Et tous les peuples ont été outrés parce que, par l'image qu'on véhiculait à propos de l'arabe et du musulman alors que ce sont des êtres magnifiques, ce sont des êtres magnifiques. Ils n'ont rien à voir avec cette furie puisqu'ils sont les premiers responsa... les premiers, euh, les premières cibles, les premières victimes de cette barbarie. Et ça, tout le monde l'ignore. Et moi j'ai voulu réagir et dire au monde « Non, ça ne se passe pas comme ça. Ce qui se passe chez nous, c'est déjà passé chez vous ! Sauf que nous, nous sommes restés vigilants, nous continuons d'avoir, euh, de nourrir de l'amour pour les autres. Il y a des groupes, des groupuscules ou des organisations sectaires, meurtrières mais ce n'est pas nous. Mais vous, par exemple, occidentaux, vous les enfants de Mozart, de Beethoven, de Goethe, de Nietzsche, vous, les enfants d'une culture fantastique, des grands écrivains, des grands peintres, vous avez sombré corps et âmes, peuple et élite dans le fascisme. Tous, vous avez crié « A mort, les juifs » et vous les avez envoyés dans des fours crématoires alors que c'était vos voisins, vos concitoyens, vos compatriotes. Donc, la barbarie, elle n'est pas de notre côté. Et le problème c'est que nous, par exemple, intellectuels ou écrivains, de... musulmans, nous avons les premiers, nous avons été les premiers à dénoncer tout ça au risque de notre vie. Beaucoup d'entre nous sont morts, ont été tués juste pour dénoncer cette barbarie. Mais vous, qu'est ce que vous avez fait quand la barbarie était là... rien... rien du tout, vous l'avez même par endroit applaudie... Voilà, vous savez, c'est, cette, une qualité et c'est une vertu que beaucoup d'occidentaux ignorent chez nous, on nous l'interdit.

A.T. : Vous pensez que vos personnages sont...merveilleux ?

Y.K. : Mais, ils sont humains !

A.T. : Ils sont humains

Y.K. : Ils sont humains, ils sont dans leur fragilité, dans leur naïveté et dans leur maladresse. Ils ressemblent à tous les jeunes du monde et à toutes les femmes du monde. Je ne vois pas en quoi, Sofien, mon terroriste de « A quoi rêvent les loups » pourrait être différent de terroristes de la Mer Rouge ou la Brigade Rouge ou des terroristes russes ou ces jeunes qui attaquent, qui s'attaquent à des Tchéchènes.

A.T. : Qu'est ce que vous auriez envie de dire à des jeunes ?



VOIX D'ECRIVAINS

Yasmina KHADRA

6 de 8

Voilà, ce que j'ai envie de leur dire est très simple « Partez du principe que nous avons, nous, les adultes, failli, nous avons failli, nous ne sommes pas un exemple pour vous. Vous devez nous proscrire, vous devez nous ignorer, vous devez nous en vouloir et construisez votre monde comme vous l'entendez, vous ! ». Je vois des jeunes dans la rue, ils sont noirs, jaunes, bleus, gris, ils sont contents, ils sont complices, personne ne peut lâcher l'autre, ils sont solidaires. Je ne comprends pas pourquoi ils doivent se détester simplement parce qu'ils n'ont pas la même couleur, alors qu'ils ont les mêmes aspirations, ils ont les mêmes rêves et la même affection, donc je dis à ces jeunes « Nous sommes le pire exemple que vous puissiez suivre. Nous n'avons pas su vous laisser une terre saine, nous n'avons pas su vous laisser une société saine et nous n'avons pas su vous laisser une mentalité saine. Dites vous que nous sommes des barbares et c'est vous la modernité, c'est vous la lumière de demain, c'est vous l'aube de l'humanité. Nous sommes la nuit des temps et vous, jeunes, vous êtes la nuit, euh, l'aube de l'humanité ». Voilà ce que je leur dis.

A.T. : Et je crois que le temps est venu pour ça

Y.K. : Le temps

A.T. : Qu'on peut basculer dans une autre société

Y.K. : Oui, à condition, à condition de ne pas nous écouter...

A.T. : Hum...

Y.K. : Parce qu'on continue de mentir, on continue de, de, de nourrir les haines et les animosités, la méprise, euh.... l'ignorance, la méconnaissance... Vous savez, moi, je suis beaucoup moins... je suis plus indulgent avec les ignorants qu'avec les...euh...euh... comment on appelle ça

A.T. : Les lettrés, non...

Y.K. : Non, y a le...les ignorants et ceux qui méconnaissent les choses, on...., les méconnaissants. Parce que les ignorants au moins, ils ne savent pas mais les méconnaissants croient savoir ce qu'ils ne savent pas et c'est là qu'ils induisent les gens en erreur.

A.T. : Quelle est la chose dont vous êtes le plus fier, peut-être la rencontre dont vous êtes le plus fier ? Avec un lecteur, avec un... ?

Y.K. : Euh, la fierté, c'est de rester moi-même. Ma plus grande fierté est de n'avoir jamais sombré dans cette pègre qu'on appelle le monde intellectuel. C'est-à-dire ma fierté, c'est de n'avoir jamais médité d'un écrivain ou d'un artiste ou d'un musicien. Vous ne pouvez, pourtant j'ai été attaqué de toutes parts, j'ai été insulté, diabolisé, on m'a attribué des propos que même un débile ne tiendrait pas. On m'a fait, on m'a traîné dans la boue, on m'a passé par toutes les trappes mais moi, je n'ai jamais médité d'un écrivain ou d'un artiste... jamais ! C'est ça ma fierté. C'est dire, je vis dans un monde tel que je l'ai idéalisé.

A.T. : Et vous parliez tout à l'heure de la proximité de l'homme et de l'homme de lettres

Y.K. : Oui, euh...

A.T. : Vous êtes le même ?

Y.K. : Je suis le même, euh... simplement parce que, quand j'étais enfant, quand j'ai commencé à adorer les écrivains, je ne pouvais pas concevoir qu'un écrivain ne puisse pas incarner son œuvre, c'est-à-dire la personne et l'œuvre étaient indissociables. Plus tard, j'ai appris que, on pouvait avoir affaire à des écrivains merveilleux mais à des hommes infâmes, ignobles,



VOIX D'ECRIVAINS

Yasmina KHADRA

7 de 8

malveillants, haineux. Moi, je ne comprendrai jamais un artiste qui est raciste. Par exemple, l'art appartient, vous savez, l'art est né le jour où l'homme a voulu donner un sens à son malheur, à sa faiblesse, à sa, à sa tristesse, à sa douleur. L'art est né, pratiquement, avant même, avant même le confort humain. Je crois que l'homme est devenu artiste avant de penser à son confort. C'est pour ça qu'on trouve des dessins dans les grottes, ce n'est que par la suite qu'il a commencé à prendre soin de lui. Le jour où l'art lui a permis de donner un sens à sa douleur et lui a permis de transcender cette douleur. Voilà...

A.T. : Et si vous aviez trois, quatre, cinq minutes, qu'est-ce qui vous semblerait essentiel à dire ou à...

Y.K. : Oh, ce qui est essentiel à dire, moi, je l'ai dit... Pour moi, j'ai la chance de ne jamais oublier que je ne suis qu'éphémère et donc, c'est pas la peine de se prendre la tête, on ne sait jamais quand cette tuile va nous tomber sur la tête. Je pourrais être honnête toute ma vie et puis un instant, devenir malhonnête, céder à la tentation et peut-être mourir dans la seconde qui suit. Donc, tout ce que j'ai construit, tous mes sacrifices, tous mes engagements, tous mes serments n'auront servi à rien. Aussi, je voudrais rester honnête jusqu'à la fin de ma vie. Et puis, j'ai appris une chose extraordinaire et cette chose, vous la partagez avec les gens qui nous écoutent, l'honnêteté, ça se paye très cher mais ça finit par payer.... Voilà... ce que j'estime être essentiel aujourd'hui, c'est le droit à la vie, je l'ai écrit dans « L'attentat », « il n'y a rien au dessus de ta vie, mais ta vie n'est pas au dessus de celle des autres ». Pour moi, c'est ça, la clef de, de la maturité.

A.T. : Et être avec les autres...

Y.K. : On n'est rien sans les autres, on n'est rien... Dans mon prochain roman, il y a un personnage qui s'appelle « H » et qui manipule un simplet qui s'appelle « Junior » et lui a enseigné ceci, il lui a dit « la liberté et ne rien devoir aux autres – et la richesse, ne rien attendre des autres » et un peu plus loin dans le livre, il y a un autre homme qui lui dit « non c'est pas ça ». Il lui montre un coquillage, il lui dit : « Est-ce que tu sais que ce coquillage-là avait une vie autrefois. Il a connu la prédation, la procréation, les vertiges du corail, la singularité des saisons et puis un jour, parce qu'il avait décidé, parce qu'il a cru qu'il ne devait rien à personne et qu'il ne devait rien attendre des autres, il est mort. Et aujourd'hui, ce n'est qu'un coquillage, un bout de quelque chose sur lequel on marche sans même s'en rendre compte, voilà, quand on cesse de croire aux autres, on n'a plus aucune raison de figurer quelque part.

A.T. : Vous pouvez nous lire un extrait

Y.K. : Je ne trouve pas où est ce qu'il est, il n'est même pas ici.

A.T. : Vous aimez l'homme, hein...

Y.K. : Moi, l'homme ? Euh, je...

A.T. : L'humain !

Y.K. : L'humain, oui... Non, je crois que... Je crois surtout à l'intelligence. J'aimerais bien qu'elle, qu'elle recouvre toute sa force, l'intelligence. Je n'arrive pas à trouver... Je vais quand même... je vais essayer de vous lire quelque chose, je vais vous donner la primeur. C'est mon prochain livre, il va sortir en janvier 2010, j'espère le jour de mon anniversaire le 10 et c'est le début et je vais vous montrer comment le musicien arrive à avoir un ascendant terrible sur le « Junior ».

Le musicien surprend Junior, qui est le simplet, au bord de la route, en train de voir les voitures, de regarder passer les voitures. Il lui dit, mais qu'est ce que tu fais là, c'est pas bien... qu'est ce



VOIX D'ECRIVAINS

Yasmina KHADRA

8 de 8

que tu trouves de bon à ces tacots forcenés qui courent dans tous les sens, tu n'as pas honte, la ville, c'est oublié, la modernité, c'est oublié et nous, on a tourné le dos à tout ça, nous sommes les hommes libres, nous vivons comme nous l'entendons, c'est ici notre patrie et tout, et puis, finalement, il finit par le convaincre. Et puis, chaque fois qu'euh...il lui, c'est le simplet qui lui demande la différence entre, de lui chanter un peu cette, ce dénouement, ce renoncement, cette clochardisation et le musicien, il magnifie tellement le renoncement et la clochardisation et voilà ce qu'il dit à propos des gens des, des clochards et des gens normaux. Il dit :
(Yasmina Khadra lit l'extrait de son prochain roman)

C'est la force du verbe... Je crois qu'on va finir là-dessus !

A.T. :Oui

Y.K. : Voilà, merci beaucoup

A.T. : Et bien merci aussi

FIN